Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

54 | 2019

Diderot et l'argent

Orages, n° 17 « Bannis, proscrits, exilés en temps d'orage », Pierre Loubier (dir.), 2018

Marianne Albertan-Coppola

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/6698>

DOI : 10.4000/rde.6698

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 364-368

ISBN : 978-2-9543871-6-1

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marianne Albertan-Coppola, « Orages, n° 17 « Bannis, proscrits, exilés en temps d'orage », Pierre Loubier (dir.), 2018 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 54 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/6698> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.6698>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

Orages, n° 17 « Bannis, proscrits, exilés en temps d'orage », Pierre Loubier (dir.), 2018

Marianne Albertan-Coppola

RÉFÉRENCE

Orages, n° 17 « Bannis, proscrits, exilés en temps d'orage », Pierre Loubier (dir.), 2018.

- 1 Ce numéro de la revue *Orages*, qui traite d'un sujet douloureux et très actuel, est composé d'un dossier de neuf articles et d'une rubrique « Textes ». Il aborde les différentes formes d'exil, volontaire ou involontaire, du bannissement et de la proscription, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles.
- 2 La série d'articles s'ouvre sur Rousseau qui constitue une figure phare de l'exil volontaire. Guilhem Farrugia s'interroge sur les conditions de la retraite rousseauiste et leurs répercussions sur le rapport du philosophe au politique. Se pose en effet l'épineuse question de la conciliation de la citoyenneté et de la retraite. Cette synthèse qui paraît à première vue impraticable voit pourtant le jour dans le *Contrat social* sous la forme de « l'homme naturel vivant en société », à la fois homme et citoyen. La religion civile sert à l'unification de ces deux entités : elle permet de résoudre les contradictions qui paraissent interdire à l'individu de ressentir à la fois le bonheur en tant qu'homme (plan moral) et en tant que citoyen (politique). Le gouvernement doit viser au bonheur du citoyen en effaçant toute dualité anthropologique et la religion civile, qui reprend uniquement les bons aspects des religions, participe de cette unité anthropologique, nécessaire au bonheur. Il s'agit de produire une nouvelle figure humaine qui concilie humanité et citoyenneté mais qui ne saurait être le produit de la nature, ni le produit direct de la société. S'attachant ensuite à l'*Émile*, G. Farrugia porte son attention sur le projet pédagogique de l'auteur qui permettrait l'avènement de cet homme nouveau. La compréhension de cette fiction pédagogique est déterminante pour saisir Rousseau lui-

même, espèce d'ermite-citoyen, en retrait de la politique mais de la sorte plus capable de penser le politique, dans une fiction sociale et anthropologique régulatrice du réel (« La retraite rousseauiste, de la politique au politique »). Une autre représentation iconique de l'exil se détache du dossier d'articles, celle de Chateaubriand. Marie-Christine Garneau de l'Isle Adam s'est employée, en étudiant la correspondance d'avant 1791 ainsi que les *juvenilia*, à montrer que, bien avant ses œuvres de référence, plus tardives, Chateaubriand était déjà habité par des questionnements sur l'exil. Lui, le poète de la retraite et de l'exil, était destiné, par son statut de cadet, au départ vers d'autres contrées, comme le font apparaître les étapes fondatrices de sa vie, notamment ses rapports avec Malesherbes. À l'écoute de son temps, il a témoigné de la sympathie – pour des raisons historiques, personnelles, politiques autant que littéraires – aussi bien pour les esclaves que pour les Indiens d'Amérique, qui devaient lui inspirer plus tard de si belles pages (« *Fatum* de l'exil et pensée politique de Chateaubriand avant l'*Essai sur les Révolutions* »). Mais la figure la plus marquante de l'exil reste celle de l'empereur à Sainte-Hélène. Sylvain Ledda s'attache à la mort de Napoléon en exil, traumatisme pour la nation. Métaphore de sa mort de son vivant, puis cause de sa mort, l'exil se voit chargé de tous les maux de l'empereur. Le tombeau sert de support privilégié au culte post-mortem auquel se livrent ses partisans et les arts suppléent la matérialité de ce tombeau inaccessible. La littérature s'empare alors des derniers jours de l'empereur, rendant un compte minutieux de ses paroles et de ses faits et gestes. Le tombeau lui-même, choisi par l'empereur, est représenté de manière idéalisée dans une représentation poétique du lieu, afin de souligner le caractère extraordinaire de cette mort en exil (« “Voilà ce qui reste de tant de grandeur...” Le tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène »).

- 3 À côté de ces figures historiques majeures de l'exil sont traités dans le dossier des cas moins connus mais qui posent des problèmes politiques intéressants. Benjamin Hoffman présente le cas d'un exilé au statut singulier, représentant d'une nation étrangère dans sa nation d'origine. Ce militaire, dont on ne connaît pas les causes précises de l'exil, a passé quatorze années dans la nation creek (1779-1793), à tel point que les rapports symboliques entre centre et périphérie s'inversent : le pays de cœur vient remplacer le pays d'origine. Dans un *Mémoire* destiné à Bonaparte et rédigé à un moment charnière pour le destin des colonies françaises en Amérique, Leclerc-Milfort s'efforce de promouvoir les bénéfices commerciaux tout autant que géopolitiques des colonies françaises, en cherchant à impulser une nouvelle « Nouvelle France », mais les efforts cet exilé ne seront pas suffisants pour faire basculer la destinée des colonies françaises et peut-être le pressent-il déjà lors de la rédaction. La deuxième partie du *Mémoire* provoque une rupture générique, s'ancrant définitivement dans l'autobiographique et actant un délitement du discours politique, qui débouche sur une sorte de confession involontaire du caractère irréalisable du projet. Le mémoire ayant pour visée de recréer une Amérique française se mue en mémoires, où la nostalgie grandissante de l'auteur transparaît nettement (« Du mémoire aux Mémoires. Exils et politique chez Leclerc-Milfort »). Delphine Diaz envisage quant à elle l'affaire Galotti et ses multiples répercussions en France. Retraçant à grands traits les diverses étapes de la carrière militaire ainsi que les différentes condamnations de l'Italien, elle a ainsi, grâce à des sources éclatées mais riches (presse, archives nationales et départementales, *Mémoires* de Galiani datant de 1831), l'opportunité de revenir aussi bien sur les réflexions juridiques que sur les dissensions provoquées dans des camps politiques opposés par le fameux droit d'asile (« L'affaire Galotti (1829). Exil,

extradition et “droit d’asile” »). Léonard Burnand met également en lumière la figure de Jacques Necker qui ne fait pas partie, à tort, du panthéon des exilés célèbres. L’éviction politique, lors de ses différents renvois, conduit ce dernier à l’exil et, paradoxalement, à un retour dans sa contrée d’origine, la Suisse lémanique. En exposant les différentes étapes de la carrière de ministre de Necker, rythmée par sa démission, ses renvois et rappels, L. Burnand montre, à partir de sources variées et mal connues, comment les contemporains, et Necker lui-même, ont perçu ces différents trajets entre centre et périphérie. La carrière de ce ministre populaire, rappelé au pouvoir grâce à la pression de l’opinion publique, se clôt dans l’indifférence, Necker comptant alors sur ses écrits pour que sa mémoire soit réhabilitée par les siècles futurs (« L’exil ministériel : les disgrâces de Jacques Necker »).

- 4 On trouve aussi dans le dossier des écrivain(e)s qui revendiquent dans leurs mémoires la posture d’exilé. Ainsi, Laurence Mall isole le destin de trois femmes au sein des nombreuses émigrations nobiliaires et des départs forcés après la liquidation des Girondins (« Qui perd gagne : exil et résilience dans les mémoires de Genlis, La Tour du Pin et Staël »). Si l’on y retrouve les éléments caractéristiques d’écrits sur l’exil (privation affective et financière, angoisse face à un sort incertain...), les trois mémoires concernés se distinguent en raison de l’identité de ces écrivaines qui ne partagent ni la même situation en exil, ni des convictions politiques similaires et ne vivent pas pareillement leur activité littéraire. Cependant chaque mémorialiste aura trouvé dans cette expérience de déracinement l’occasion de démontrer et de célébrer sa résilience et sa réussite personnelles, quelle que soit la manière dont celles-ci s’expriment. De son côté, Roselyne de Villeneuve prend en charge une recherche étymologique et lexicale des mots de l’exil (émigré, proscrit et exilé) qui correspondent chez Nodier à des réalités géographiques, juridiques et personnelles fort diverses (« “J’ÉCRIRAI.” Proscription et écriture chez Nodier »). Le proscrit constitue une figure centrale dans son œuvre et emprunte trois modes de représentation : le sublime négatif werhérien, le pittoresque du sentiment et l’hétérogénéité salutaire et réflexive. Il inverse le geste habituel en se réappropriant l’écriture pour n’être plus la victime passive dont le nom est écrit sur les murs de la ville. Par là même, s’il est en dehors de la société, il demeure un acteur de l’Histoire et représente « un autoportrait de l’écrivain en équilibriste, non sur le fil, mais sur un point ». Enfin, Laetitia Saintes porte son attention sur deux écrivains bannis qui exhibent, plutôt qu’ils ne dissimulent l’ostracisme dont ils sont les victimes (« D’une marginalité l’autre. Modalités polémiques dans la parole sur l’exil et la proscription de Benjamin Constant et Germaine de Staël »). La marginalité qui est désormais la leur sera perçue comme un signe d’élection et non de punition. Chacun à sa manière s’est attiré les foudres du pouvoir et, recourant au registre polémique offert par la forme, elle-même marginale, du pamphlet, avec *l’Esprit de conquête* pour Constant et *Dix années d’exil* pour Staël, les deux bannis se rattachent aux figures mythiques du prophète dans le désert et du martyr. L’exil devient alors synonyme dans leur pratique de nouvelles formes de publication et de nouvelles fonctions de l’écriture. Grâce au pamphlet, les deux écrivains entendent agir sur le présent et se forger un *ethos* légitimant leur démarche politique.
- 5 La poésie de l’exil est également présente dans le volume (rubrique « Fil rouge » du « Cahier d’Orages ») à travers l’article de Jean-Noël Pascal (« L’exil, le pittoresque : *Le Printemps d’un proscrit* (1803) de Joseph Michaud »), qui se penche sur ce long poème dénonçant les excès révolutionnaires selon une thématique commune lors du Consulat,

tout en cherchant à renouveler le genre descriptif mis à la mode à la fin du siècle par Saint-Lambert et Delille. Cet ouvrage de circonstance, qui reprend les thèmes qui plaisent alors au public (barbarie révolutionnaire, nostalgie de la royauté...), se caractérise par une prise de parole politique, éclipsant l'aspect poétique malgré les efforts déployés, sans grand succès, pour renouveler le genre de la poésie descriptive ou poésie d'inventaire.

- 6 La rubrique « Textes » offre deux présentations. La première par Medhi Korchane, « De Bélisaire à Marcus Sextus : deux figures de l'exil en peinture sous la Révolution », étudie la représentation picturale de l'exil dans les dernières années du XVIII^e siècle. Dans ces années troublées, la représentation de l'exilé, autrefois réflexion menée à distance sur le sens de l'Histoire, se mue en expression personnelle, livrant une vision romanesque d'une destinée individuelle, comme dans le cas du *Bélisaire* de Gérard (1797). La figure de Marcus Sextus, proscrit fictif imaginé par le jeune peintre Pierre Guérin, encore inconnu, s'inspire explicitement du Bélisaire de Gérard de l'aveu même de l'artiste. La seconde présentation, due à P. Loubier, concerne le récit *Les Deux proscrits* de J.-B. Bayle (1822). Ce texte confidentiel, rédigé par un auteur mal connu, n'est pas sans intérêt. Il s'agit d'un récit réunissant deux proscrits, l'un prêtre réfractaire, l'autre républicain philosophe. Cette proscription duelle donne lieu à un débat philosophique dans la caverne où se cachent les deux hommes : on y retrouve les habituelles composantes du récit de proscription (lieu de la proscription à la fois effrayant et protecteur, expression pathétique du manque...).
- 7 Tous ces écrits, aux formes aussi diverses que les pamphlets, témoignages, mémoires, correspondances, fictions, sont autant de manières pour leurs auteurs de rester reliés dans leur isolement à l'espace public de leur patrie, en continuant à mener une action politique ou en construisant des *êthê* d'écrivains palliant le manque cruel de la relation à la communauté.
- 8 Les articles *Varia* du « Cahier d'Orages » portent sur les arts de la voix et de la scène. Marie-Noëlle Ribas s'interroge sur la définition du beau chant et entend montrer que le goût de Jean-Jacques Rousseau pour le chant italien le conduit à une quête de la beauté musicale dans une certaine conformation à la nature. Marie-Cécile Norbelly-Schang, dans « "Auteur, amoureux et malheureux" : le Richard-cœur-de-lion de Sedaine et Grétry, un personnage "romanesque" », explore une pièce apparemment en décalage avec le genre dans lequel elle s'inscrit par son choix d'un sujet historique plutôt que domestique. Marjolaine Forest, dans « Égarements du corps, du cœur et de l'esprit. Le somnambulisme sur quelques scènes du vaudeville et du mélodrame sous la Restauration », envisage un phénomène alors en vogue dans un contexte de développement de la recherche scientifique et parallèlement d'attrait pour les phénomènes occultes, en étudiant ses répercussions dramaturgiques.
- 9 Un entretien avec François Rosset, portant sur son dernier ouvrage, *L'Enclos des Lumières*, vient clore agréablement le « Cahier d'Orages » et l'ensemble du volume. Il tourne autour de la notion de « culture littéraire » en Suisse romande au XVIII^e siècle, soulevant des questions telles que les particularités mentales, morales et esthétiques locales ou l'éventuelle divergence entre les élaborations imaginaires des Lumières et la réalité étudiée. À travers la « culture littéraire », c'est la place de la Suisse romande dans la géographie imaginaire de l'Europe des Lumières qui est en question, notamment autour des problématiques de périphérie (objective et projetée) et de

centralité du pays (avec *La Nouvelle Héloïse*, puis autour de Germaine de Staël et du groupe de Coppet).

AUTEURS

MARIANNE ALBERTAN-COPPOLA

Université Paris Nanterre